

THÉO CHRÉTIEN

DE LA
VOLAILLE
SANS TÊTE

I. Prolégomènes

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ANNE DE VARGAS
DOMINIQUE DE
VARGAS
CLAUDE DELARCHE
ÉVELYNE GUENARD
DANIÈLE KALMES
MARIE-ANNE LANSIN
MARTINE LARRAMONA

EZIO RASSON
PIEYRE-LOUP RASSON
MARINETTE SALMON
CAMILLE SIMONKLEIN
CHANTAL VADELEAU
JULES VADELEAU
MATHILDE VADELEAU

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521882

Dépôt légal : novembre 2025

«Ce qui fut commencé avec le père
s'achève avec la masse.»
Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*

Pour mes frères

Avant-propos

«Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres. L'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.» C'est à l'ombre de cette maxime de Chamfort que je veux placer cet essai. Le lecteur jugera s'il s'agit d'histoire ou non. Cependant, il faut convenir que l'agitation, la distraction, la paresse et la jubilation du «moi» sont les meilleurs véhicules d'une histoire qui passe inaperçue.

Nous partirons du principe que notre monde moderne est celui de l'amoncellement spectaculaire dont Debord avait discerné la forme en 1967. Un monde où le vrai devient le moment d'un faux qui fait tout son décor, et qui le constitue : le spectacle est *l'affirmation de l'apparence et l'affirmation de toute vie humaine, c'est-à-dire sociale, comme simple apparence*. Les choses n'ont depuis bien sûr fait qu'empirer, il y aura eu l'écroulement de l'ambition communiste ; le libéralisme l'a emporté, l'argent fait désormais partout sa loi, son règne est total, de Vladivostok à Tokyo en passant par San Francisco, la chose est entendue. Notre préoccupation sera de savoir s'il vaut mieux investir dans le dollar, dans le yuan numérique ou dans le bitcoin, idéalement de se faire un « porte-monnaie » ; le réceptacle de notre jubilation aura été l'apparition d'internet, on a les dilemmes et les idéaux qu'on mérite... Le spectacle a entériné sa suprématie en incluant dans son jeu chacun des individus qui aura un jour eu l'ambition de respirer l'air de cette Terre... Dans le canal unique, les différences s'inventent comme des produits de mode ; à l'heure des nouveaux sujets spectaculaires, la division des mêmes s'accélère et se multiplie de

façon exponentielle. Les rivalités ressurgissent là où elles peuvent, c'est-à-dire bien souvent, à la surface de nos écrans. Nos ensembles démocratiques sont sclérosés par le principe divisionnaire : il y a désormais non seulement des religieux et des athées ; mais encore des musulmans et des islamistes, des juifs et des sionistes, des chrétiens et des identitaires... il y a des végétariens et des végétaliens, il y a des libéraux de gauche et d'autres libéraux de droite ; des Bolloré et des Bouygues, des Barthès et des Hanouna, des LCI et des CNEWS, des *Le Média* et des *Frontières*, des femmes et des féministes, certaines de gauches et d'autres de droite, il y a des hommes et des masculinistes, des activistes et des terroristes, des écologistes et des agriculteurs : nous naissons pourtant tous dans les mêmes maternités, nous avons dans les veines les mêmes vaccins, sommes soumis aux mêmes lois, assujettis aux mêmes organismes d'assurances, abonnés aux mêmes compagnies de télécommunication ; nous avons pour dernière amie, fidèle et consolatrice, la même télévision accrochée dans l'angle des chambres mortuaires des hôpitaux que prend en charge la Sécurité sociale. Et c'est en somme l'intuition que j'essaierais de mettre ici à plat en ce qui concerne la France : loin de constituer des nouveaux opposés, des nouvelles différences de fond, toutes ces *petites différences*, constituent bien plutôt un jeu de miroirs nécessaire à l'accomplissement de la Marche unique. Toutes ces divisions aboutissent à l'*Un*, à la monade citoyenne, à l'individu roi, au consommateur exigeant du respect de ses droits et qui arbore sa carte d'identité « générique » sur sa page *Instagram* comme autant de galons à l'épaule d'un colonel, sous couvert d'une autorité aboutissant le programme démocratique multiculturel ; pedigree sociétal à souches variables, des spacio-lesbiano-pédophobes aux alter-mondialo-climatosceptiques en passant par les cyberconnectés de la réaction, des épanouis transphobes en tous genres aux néo-féministes ankylosées de misandrie décomplexée... Notre Époque, ça va sans dire, tient plus de l'*alterophobie* que de Phœbus. C'est ce qu'elle

veut. C'est ce dont elle a besoin. C'est à ça qu'elle carbure. Ces slogans sont simples et enjoués, ils se veulent tolérants et inclusifs, ils sont enfantins : « venez comme vous êtes », « parce que je le vau**x** bien ». Nous sommes tous les bienvenus, il y a de la « music for every mood », elle nous incite à « avancer vite » puisque « demain s'invente ici » et qu'elle nous voudrait « ensemble et unis » pour « faire du ciel le plus bel endroit de la terre », elle nous propose « l'avance par la technologie », nous l'ordonne presque : « just do it ! » Elle nous dit « oui oui » et nous pousse à « go go » dans un monde où « la liberté n'a pas de prix », et où tout devrait être *free*, *flex*, fluide. Notre Époque nous promet le paradis sur Terre dans une lutte encadrée par des impératifs calqués sur une Nature dans laquelle elle saurait avant tout apprécier son impartialité, ce serait sa Panacée, l'innocence enfin retrouvée, l'harmonie dans l'interdépendance. Seulement voilà, cette harmonie a des verrues, il faudrait lisser, fournir encore un effort : le progrès génère une haine de moins en moins dissimulée pour l'ancien ; l'amour de la jeunesse un dégoût de ce qui est vieux, l'enthousiasme technologique un mépris de l'archaïque... L'élaboration d'un monde parfait semble nécessiter une suppression totale du passé : celui-ci n'étant qu'une somme de catastrophes et d'iniquités barbares, le monde civilisé ne saurait advenir sans en faire sa condamnation ; dans un premier temps par un effacement équivalent des pensées qui nous en viennent ; une refonte systématique des classiques, une redéfinition permanente de la Beauté jusqu'à sa lacération la plus totale ; une industrialisation sérialisée et une orientation moralisée de la production artistique ; une réorganisation de la Langue ; une réforme fondamentale de l'*être*. Il s'agit aujourd'hui de se chercher une personnalité pour faire comme tout le monde, de s'entre-influencer vers les mêmes rivages insipides d'une identité et d'une liberté avant tout monétisables (et désormais peut-être simplement numérisables), en somme, de surjouer le rôle des convenances et avant tout, semble-t-il, de s'abrutir et de sombrer dans la violence épileptique d'une

horde d'hommes et de femmes prétendant tout savoir à travers leurs applications mobile sans ne pourtant plus rien connaître... Ainsi, pendant que les choses les plus naturelles deviennent aussi les plus frustrantes, et partant les plus préoccupantes, il semblerait que l'homme européen ait hérité de la conscience morale de près de cinq siècles d'un libéralisme mondialiste : ruissellement démocratique oblige, le remords surgissant de l'asservissement du Monde à la culture occidentale est aujourd'hui venu se loger comme une indélébile culpabilité dans le fond de ses entrailles. Son souffle est vicié, et c'est désormais en s'éloignant de l'autre comme un pestiféré qu'il pourra faire preuve « d'humanité » envers ses semblables dans un monde qui tombe littéralement malade dès lors qu'il cesse de détruire et de niveler selon ses critères morbides. Il semblerait pourtant que ce cadavre de Monde grouillant de vermines nécrophages à la vitesse dont les nouvelles constellations satellitaires cintent la Terre ait changé d'humeur, ayant tout dévoré de son pathétique appétit, il commence à ne plus pouvoir cacher ses dents, l'extension de cet infernal empire a rallié à sa cause quelques ambitieux laissés pour compte ; il a recueilli les figures de la haine qu'il cachait hier encore sous son tapis, et les a apprivoisées de sa vertu. Surtout, l'extension de cet empire aura fini par se heurter à quelques véritables différences, à quelques altérités révélatrices de l'Union des mêmes... L'empire carbure toujours, et peut être plus que jamais à la télésurveillance, aux missiles balistiques, aux fusils d'assauts et à tout un tas d'autres carlingues de mort ; on meurt encore pour lui, ou du moins, il semble qu'il faille à nouveau se faire à l'idée d'avoir à mourir pour lui. Et cela change un peu la donne. Aussi la colère n'est pas totalement étrangère à la genèse de ce livre. La colère parce qu'il semble être de plus en plus difficile de dénoncer tout ce qui justifie et qui branle en profondeur notre société : la vanité, l'erreur, la paresse... dans un premier temps ; parce qu'on a tendance à nommer *individualisme* ce qui n'est qu'un égoïsme grégaire et que partant, la critique de

«l'individualisme» ne peut être qu'une justification de cet égoïsme au détriment des véritables individualités ; que l'obsession d'horizontalité recouvre le désir d'un champ de têtes raccourcies, formatées, contrôlées. Parce que la génération de téléinfluenceurs qui se dresse et qui est en voie de reprendre le contrôle médiatique de l'*everything goes*, sous les applaudissements télévisuels de leurs pairs, m'apparaît comme une insondable *diminution* ; parce que l'ignorance, la bêtise et l'erreur sont des chaînes plus solides et plus certainement propices à nous maintenir dans l'esclavage qu'aucune force brute. La colère parce que ce déclin général n'est pas non plus la *fin du monde* qui ferait la literie dans laquelle nous voudrions vautrer nos orgies d'apathiques mais seulement sa continuation ; que sous couvert d'*effondrement* se trame avant tout un nivellement par la *dépossession*, dans un premier temps celle du langage : l'humanité réinitialisée s'est vu retirer le Verbe dans lequel elle pouvait incarner son devenir, privée de ce devenir, privée du *logos*, il n'est pas étonnant qu'elle en revienne au logo, à l'émoticône, au *même*... La colère parce que l'humanité a l'impression de pouvoir déléguer cette intelligence abandonnée à des calculatrices. La colère parce que ces calculatrices sont effectivement plus fiables que sa désormais chancelante affirmation de la vie. La colère, ou plutôt l'exaspération, parce que la principale victime de cet état de fait devient la littérature, et que la littérature seule, est capable d'émanciper les esprits... C'est que la littérature a ce rapport avec la vie qu'elle permet de l'appréhender comme en négatif, partant, qu'un peuple (et le peuple français !) ait perdu sa littérature, il se retrouve aveugle face à la vie, ce qui faisait sa force : le rire et son esprit critique, le discernement sont désormais prohibés, frappés d'anathème, suspects... La colère parce qu'un peuple sans Verbe ressemble à un papillon qui nage : son destin est d'être emporté, impuissant, par un courant qui le dépasse... et que ce courant mène le monde en usant des uns pour frapper les autres vers le *nivellement numérique* du monde et l'adoption universelle de ses modalités

financières, de ses injonctions sociétales et de ses asservissements intersubjectifs. La colère enfin, parce que nous n'avons, en somme, aucune gloire à nous trouver dans nos petites fiertés télémaîtrisables, parce que si nous avons appris à désavouer l'*hubris* de nos parents, nous ne nous imaginons pas pour autant que nos enfants puissent un jour nous désavouer pour la nôtre ; c'est que notre jugement, notre courroux, nos sentences ne s'appliquent plus que sur des infirmes, ou des fantômes ; le passé est un ennemi inoffensif. Or on ne peut pas faire, selon le mot de Karl Marx, que « gifler des grands-mères » ; il faut nommer les choses, les nommer telles qu'elles nous paraissent être et dénoncer ce qui nous semble être leur source, précisément, dont le plus grand mensonge de la Modernité aura été de nous faire croire qu'il n'existe pas, ou, quand ses symptômes sont trop manifestes, aura tendance à nous en vanter les mérites, ce qui advient sur l'hôtel du Verbe sacrifié en somme, et d'où provient toute immondice : *l'Oubli*, la racine de tous les maux, dont une certaine paresse d'esprit se fait le plus grand véhicule, car « le vice n'a point pour mère la science/Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance »... C'est que l'on occulte trop souvent que la pensée est avant tout un effort, que l'Homme, fuyant l'effort, fuit aussi la pensée... et que ce qu'il prend habituellement pour du bon sens n'est bien souvent que le chemin de cette fuite.

Pas de remède miracle cependant en ces pages, seulement quelques avertissements, non pas ceux sortis de mon brillant cerveau, je ne prétends pas avoir inventé la poudre et m'en remets bien plutôt aux lumières de quelques Phares ; les idées que j'avance ici sont celles que je juge pertinentes des auteurs qui m'auront influencé dans la nuit qui entoure tout jeune homme qui n'a pas « fait de grandes écoles », et si ce livre a des faiblesses, elles ne sont dues qu'à la maladie dont j'aurais fait preuve en les assemblant. Qu'on me pardonne aussi, dans un premier temps, de revenir sur certaines évidences ; les grandes étapes, les grandes idées de la Modernité sont connues et constitueront des longueurs

pour les lecteurs avertis... si elles sont ici résumées, c'est que j'ai voulu rendre ce livre accessible à tous et peut être, aussi, surtout, à ceux qui n'y sont pas habitués (nous commencerons donc en douceur, puis nous survolerons l'histoire récente et arriverons enfin aux principes, à la *basse-cour*). Dans un second temps, qu'on me pardonne, si l'on peut, l'aspect sans doute trop « généraliste » du livre ; qu'on puisse mettre sur le dos de la jeunesse un appétit qui sans laquelle ne serait que grandiloquence ; qu'on puisse me dire téméraire plutôt qu'ambitieux : j'assume tout ce que j'avance. Plus qu'une dimension didactique, c'est l'aspect d'un tableau de rappel que j'ai voulu rendre, un tableau d'ensemble, détaillé et partant, évidemment incomplet, une collection de faits qui me sont apparus comme des points clefs, comme les échelons qui nous auront conduits jusqu'à notre contemporanéité ; *des anecdotes !* Je reste ouvert aux critiques, seules constructives, et souhaite avant tout que ce livre puisse communiquer à quelques-uns le plaisir que j'aurais pris à l'écrire.